

LITTÉRATURE
FRANÇAISEAlexandre Dumas père
Page F 3LITTÉRATURE
LATINO-
AMÉRICAINECarlos Fuentes et
l'Amérique élargie

◆ LE DEVOIR ◆

LIVRES

CAHIER
F

COLLAGE TIFFET

Le chantre de l'universalisme

Le centenaire de

Léopold Sédar Senghor,

poète-président de la négritude et de la Francophonie

FRÉDÉRIQUE DOYON

Un pied dans la France et une Francophonie à inventer, un autre en Afrique et sa négritude à affirmer — un terme qu'on lui doit d'ailleurs, à lui et à ses comparses Aimé Césaire et Léon-Gontran Damas —, Léopold Sédar Senghor incarnait avant l'heure le paradoxe des nations à défendre et à transcender dans un contexte mondialisé.

Son parcours tout entier est marqué par cette double quête. Premier chef d'Etat du Sénégal indépendant en 1960, titre qu'il a gardé pendant 20 ans, il se préoccupe bien sûr de l'enracinement de son peuple. Mais il est aussi député du Sénégal à l'Assemblée nationale française, œuvrant à la Constitution de la Cinquième République sous Charles de Gaulle.

Poète, l'auteur du recueil *Chants d'ombre* (1944) chante son terroir, mais le francophile en lui, qui a fréquenté Picasso, Matisse et Georges Pompidou autant que Césaire, veut aussi inscrire son peuple dans une nation africaine tendant la main à tous les pays ayant la langue française en partage.

«A plusieurs égards, les deux vocations s'interpénétraient, se conditionnaient réciproquement», rapporte Jean-Marc Léger, ancien membre de l'équipe du *Devoir* qui a dirigé différents organismes de la Francophonie et, donc, côtoyé le poète-président sénégalais. «Je crois quand même que c'est l'homme de lettres qui l'a emporté, en ce sens que c'est à partir des aspirations, des grands desseins que lui inspirait le poète qu'il a en même temps tenté de les traduire dans des structures gouvernementales.»

Senghor lui-même aimait à répéter que «la culture est supérieure à la politique», écrit Jean-Michel Djian dans son livre *Léopold Sédar Senghor. Genèse d'un imaginaire francophone*, qui vient de paraître chez Gallimard à l'occasion du centenaire du poète et politicien. L'ouvrage brosse un tableau intimiste de l'homme, de ses idéaux politiques et artistiques parfois déçus, de son profond amour pour la langue française, sans trop se soucier de faits et de chronologie. Au texte en forme d'hommage poétique de M. Djian s'ajoutent des textes et des documents sur Senghor ou de sa main ainsi qu'un parcours historique de sa contribution à l'émergence de la Francophonie.

L'idée de la Francophonie

Parti étudier à Paris en 1928, il devient le premier agrégé africain de grammaire, d'où son souci quasi obsessionnel d'excellence de la langue française parlée et écrite. Déjà, à titre de professeur, il multiplie les conférences dans lesquelles l'idée d'une Afrique francophone et culturellement unie prend forme. Dès 1948, il fait le vœu d'un Commonwealth à la française.

«Contrairement au Commonwealth, la Francophonie est née d'en bas, d'organisations privées

non gouvernementales de langue française», relève M. Léger, telles que l'Association des universités partiellement ou entièrement de langue française, l'Association internationale de journalistes de langue française, etc.

La première structure gouvernementale liée à la Francophonie apparaît en 1970, mais les démarches ont débuté bien avant. Le projet de Communauté franco-africaine lancé par de Gaulle à la fin des années 1950, mais évoqué déjà en 1944, avait fait émerger l'idée de la Francophonie, «*filie de la liberté et sœur de l'indépendance*».

Dans la foulée de son élection à la présidence du Sénégal, Senghor organise la première conférence intergouvernementale des États francophones à la fin des années 60, même s'il faut attendre 1986 pour réunir en sommet les chefs d'Etat et de gouvernement ayant en commun la langue française, épisode qui sera suivi de la création des Jeux de la Francophonie, d'un ministère français de la Francophonie et d'une Journée internationale consacrée à cette nouvelle entité géopolitique.

«Il avait lancé un très vaste projet qui consistait à créer un ensemble francophone global à la fois politique, économique, social, culturel, donc une agence de la Francophonie. Ce projet très ambitieux a séduit dans un premier temps ses pairs, mais ensuite plusieurs l'ont trouvé excessif. Et finalement on n'a retenu de tout cela que l'idée d'une organisation, l'Agence de coopération culturelle et technique», dont M. Léger fut le premier secrétaire général. Devenue plus tard l'Agence intergouvernementale de la Francophonie, cette structure est en quelque sorte l'ancêtre de l'Organisation internationale de la Francophonie, qui voit le jour en 1997 avec Boutros Boutros-Ghali à sa tête et qui chapeaute tous les organismes et associations privés.

L'homme, le poète et le chef d'Etat

Comble de l'ironie, le terme même de francophonie répugnait à Senghor. «Il n'aimait pas tellement le mot "francophone", se rappelle Jean-Marc Léger. Jadis, on disait "de langue française". Mais notre époque aime les images-chocs, qui frappent, et le nom de francophonie s'est imposé.»

Né à Joal, petit village du Sénégal, en 1906, Léopold Sédar Senghor poursuit ses études à Paris, où il enseigne, et écrit ses premiers poèmes dès 1935, qui feront l'objet du recueil *Hosties noires* (1948).

Auteur d'une foule d'essais et de discours qu'il dissémine aux quatre coins de la Francophonie, il rejoint l'Académie française en 1983. «Il voyait très loin et très grand dans tous les domaines, qu'il s'agisse de la négritude, de la Francophonie ou de l'universel, les deux premiers étant des éléments de cet universel.» Son livre *Ce que je crois* résume ses convictions, ses projets, ses rêves et fait ressortir ces trois axes de sa pensée.

VOIR PAGE F 2: SENGHOR

LIVRES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

L'amour à l'arsenic

CHRISTIAN
DESMEULES

Sorte de «Simone de Beauvoir brésilienne», qui tisse depuis 1953 une œuvre de romancière solide et engagée, Heloneida Studart est à la fois militante féministe, députée du Parti brésilien des travailleurs depuis un quart de siècle et mère de six enfants. Issue d'une famille aisée du Nordeste brésilien, l'écrivaine de 73 ans s'est récemment fait connaître ici avec *Le Cantique de Memeia*, paru aux Allusifs au printemps 2005.

Sous la domination d'une centenaire increvable, une famille du Nordeste s'y nourrissait du sang et du travail du peuple tout en essayant d'étouffer les forces les plus vives et les plus rebelles en son sein. Quête de liberté et de justice sociale au menu, Heloneida Studart y explorait, entre lyrisme et superstitions, les souterrains de la condition humaine. Une veine que poursuit *Les Huit Cahiers*, un roman à l'architecture complexe qui met au jour les passions de l'ombre et les petites horreurs d'un quotidien étouffant et tropical.

À la mort de sa tante qui vient de se suicider au gaz, Mariana Alancar reçoit par la poste les huit cahiers jaunés de son journal intime. Elle y découvre les coulisses d'une famille au passé aristocratique ruinée par des malversations de la banque du Brésil, la source pourrie d'un atavisme familial qui la hante encore jusqu'à ce jour.

Quant à Mariana, qui subit tant bien que mal le mariage entre le souvenir d'un enfant mort en bas âge et celui d'un amant disparu: «Elle n'avait peur

que de l'amour, qui s'insinue dans les veines, fabrique des rêves improbables, attire l'amoureux dans des labyrinthes sans fin, le transporte dans des cachots irrémédiablement fermés.»

Un roman sombre

En lisant ces histoires de destins brisés et d'amours impossibles, l'avocate de quarante ans se reconnaît et reconnaît ses sœurs dans cette dynastie de femmes surveillées, contraintes, emprisonnées dans des mariages de convenance ou condamnées au célibat par leurs parents. Un univers dans lequel «la douleur est préférable au néant». Où règne sans partage la haine. Entre maris et femmes, entre sœurs, entre mères et filles, entre maîtres et domestiques. Et dans ce monde de ressentiment, aucune haine n'égale celle des mariages ratés: «Une haine qui grandit dans l'ombre, s'alimente de petits riens, de petites humiliations, d'attentes frustrées, de petites différences. Tout d'abord, le porteur de la haine rêve de tuer l'autre qui empoisonne sa vie. Puis le rêve devient une obsession continue.»

Un roman sombre et combatif, à la voix forte et singulière, dans lequel — on le verra — le poison n'est pas seulement une métaphore.

Collaborateur du Devoir

LES HUIT CAHIERS

Heloneida Studart
Traduit du portugais (Brésil)
par Paula Salnot et Ino Riu
Les Allusifs
Montréal, 2005, 238 pages



Robert Lalonde

On sait qu'elle entrera dans le courant de la rivière Ouse, les poches pleines de cailloux, à l'âge de 59 ans («Très cher, je ne crois pas qu'on puisse être plus heureux que nous l'avons été»). Aussi est-on porté à la lire à partir de la rivière, de sa fin, de son engoutissement — et des derniers mots de son roman *Les Vagues*: «Invaincue, incapable de demander grâce, c'est contre toi que je m'élançai, ô mort.» La mort, les vagues: façons d'aller à la mer, quand on ne peut plus faire taire «les voix» et que le monde qu'on a trop aimé s'est désenchanté. Mais on se trompe, magistralement. L'œuvre est loin d'être posthume. Elle n'est pas non plus désespérée. Moins encore déçue — ni par le temps ni par la mort. («Je ne crois pas qu'on vieillisse. Je crois qu'on se modifie à jamais face au soleil.») L'œuvre est optimiste, à haute tension, solaire, tonique et généreuse.

Bien sûr, Virginia était malade. Et elle entendait des voix. Brusquement, la vie s'amoinçait, une migraine s'annonçait, toute effusion nous fuit, on ne danse plus sur son erre, nous voici au bord du précipice. Et c'est la «bataille enragée». La détresse «naturellement s'installe», puis c'est la «reddition». Pour une fois, l'écrivain est «à court de description». Même de l'autre côté de la vie, on sait qu'il n'y aura pas de «neige rouge, rose ou bleue». On a peur, on a honte, on sombre, «tous nos étendards déployés», on est vaincu. Tous les écrivains — peut-être même tous les vivants — connaissent ces heures où «tout est vide de substance», la futilité de la lutte personnelle, cette solitude finale «où nos

cerveaux et notre amour les uns pour les autres sont en face de cette autre chose». On s'allonge, abandonnant le monde ou abandonné du monde, on ne sait plus, et on écoute les voix qui nous répètent qu'on a atteint une profondeur dont on ne pourra plus remonter. On fait une longue sieste, on dort une courte nuit. Puis on ouvre les yeux et on aperçoit ses bottes boueuses, au pied du lit. On pense: «Hier, l'an dernier, dans un autre siècle, tout à l'heure, je suis allée patouger dans le marais. Je vais peut-être y retourner...» On se lève, on chausse ses bottes, on entrouvre la porte. Il pleut. Alors on fait volte-face et on va vers la table, où nous attend, depuis le matin, depuis huit jours, depuis la Nuit des Temps, un cahier. Mystérieusement, on ne l'a ni déchiré ni brûlé, quand le mal nous a pris. On respire, amplement. On dirait bien que c'est fini, qu'on a inexplicablement été arrêté au bord du précipice. On a fait marche arrière, ou bien on a survolé le malheur, la mort, on est devant, plus loin, on peut continuer, la voie est libre, étrangement. Ne pas se montrer emphatique alors, rester humble et tranquille, saisir la plume, se mettre sur la piste de quelque chose, s'oublier et travailler («Mon esprit se redresse comme un arbre secouant furieusement un fardeau»). Dans son journal, ce matin-là, Virginia écrit: «Au passage, je salue cette femme terriblement déprimée que je suis, dont la tête a souffert si souvent et qui était si totalement persuadée de son échec. En dépit de tout, elle est arrivée à ce qu'elle voulait faire et mérite des éloges. Avec sa tête semblable à un vieux chiffon, comment a-t-elle réussi? je me le demande.»

Et si on était bon parce qu'on est malade, ou malheureux — heureusement, par intermittences? (Monsieur Freud, ne vous mêlez pas de ça!) Et si, comme l'écrit Nietzsche — qui en savait un bout là-dessus, migraineux et désespéré par à-coups, lui aussi —, nous étions «de force à modifier le calendrier»? Si nous connaissions «l'éternel retour contre la sensation paralysante de dis-

solution générale et d'imperfection»? Un pouvoir mystérieux et neuf subitement retire à l'écrivain-aventurier son incertitude et le voilà ressuscité, goûtant «cet adoucissement et cette spiritualisation», écrit Nietzsche, qui suivent presque toujours un «extrême déficit sanguin». Le philosophe poursuit, lucide et de nouveau joyeux: «Dans des circonstances idéales, je ne suis pas assez escadreur... Le diable, hélas, est méticuleux, profond, solennel...» Une douceur inconnue envahit la chambre. Brusquement, on ne se trouve plus du tout là où l'on se trouve («Je monte comme une bulle du fond d'une bouteille»). Il ne s'agissait que de se remettre à travailler, à écrire, à refuser encore une fois de voir ses interruptions comme des gaspillages. Le bonheur vif, vivifiant, après une tension épouvantablement rigoureuse. On passe «sur toute la surface de la toile un pinceau humide».

C'est comme ça que ça marche, l'écriture. On commence un roman plein de promesses, on est arrêté par le doute, l'amertume, le mal de tête, des voix. Le sens du texte, le sens de notre vie nous échappe, on s'évanouit, on abandonne. Puis on se réveille, «des battements plein la tête», on a échappé mystérieusement à cette invisible force qui nous broyait. On crie: «Quel bonheur d'avoir conduit ma plume jusqu'à cette dernière ligne, quand bien même les autres devraient être effacées!» Nous voilà de nouveau dans le plus difficile, qui nous sied à merveille: «l'invention». Ça donnera *La Promenade au phare*, *Les Vagues*, des essais lumineux, des articles démuselants, du texte vivant, en mouvement (le fameux «stream of consciousness», précurseur de la prose moderne), né d'une «élimination totale du moi», tout à l'heure encore vivotant.

Dans *La malade* (1926) — récente traduction, élégante et précise, de Geneviève Letarte et Alison Strayer, chez Boreál («Une prose passionnée et autres essais») —, Virginia ouvre le rideau sur le théâtre de sa condition de malade chronique et

d'écrivain continu. Alerte et pénétrante, déprise de toute amertume comme de toute apreté — ce devait être un de ces matins où «l'âme guérie mérite d'être immortelle» —, elle écrit: «La maladie revêt souvent le masque de l'amour, et elle nous joue les mêmes petits tours, conférant un air de divinité à certains visages, nous obligeant à dresser l'oreille pendant des heures en espérant un bruit de pas dans l'escalier...» Espièglerie, ou franche clairvoyance? Avec magnanimité plutôt, miraculeuse bonne humeur, affabilité et netteté envers soi, au lendemain d'une terrifiante «crise de congestion». Lucidement, gaïement, elle poursuit: «La maladie permet, confessions-le la maladie est un grand confessionnal, une sorte de franchise enfantine; on dit des choses, on laisse échapper des vérités qu'en temps normal on cache, soucieux de respectabilité.» On frissonne, la cervelle débilitee, le corps en fièvre, puis on lève les yeux et on aperçoit le ciel, «ce jeu interminable de rayons dorés et d'ombres bleues voilant puis dévoilant le soleil... Quelqu'un devrait écrire au Time à ce sujet... Les alités sont les seuls à savoir ce que la Nature, après tout, ne fait aucun effort pour cacher... Mais tant que l'hameçon de la vie nous transperce, nous devons nous tortiller...» Malades, nous revivons «toutes ces vies embryonnaires qui étaient là dans notre prime jeunesse et qui ont été dévorées par ce Je tyrannique qui a tout conquis».

Malade et écrivain: deux professions, deux spécialités, deux proclamations assemblées, indissociables, une consanguinité fondamentale. Reste à espérer que le lecteur sera «ce monstre de courage et de curiosité — comme l'écrit Nietzsche, cet autre malade illuminé — souple, rusé, prudent, aventurier, un explorateur-né», lui aussi. «L'une des propriétés de la maladie, écrit Woolf, est de vous rendre impétueux, hors-la-loi que nous sommes... Nous devenons alors des déserteurs qui voient.» La grippe vous terrasse? Gardez le lit, buvez ce que vous voulez et lisez Virginia Woolf. Devenez vous aussi des «déserteurs qui voient»...

SENGHOR

SUIITE DE LA PAGE F 1

La Seconde Guerre mondiale, au cours de laquelle il est capturé par les Allemands et ballotté de

stalag en stalag comme 44 000 autres prisonniers africains, et le discours de De Gaulle sur une possible «personnalité» des pays africains, lors de la Conférence

de Brazzaville, nourrissent son œuvre poétique (on pense au poème *Au Guelowar*) et sa vision politique, qu'il trace dans *La Communauté impériale française* en 1945. La même année, il est élu député au sein du gouvernement sénégalais. Il fonde son propre parti, le Bloc démocratique sénégalais, en 1948, et sera élu président de la République du Sénégal en 1960, puis reporté au pouvoir cinq fois.

Jean-Marc Léger le rencontre pour la première fois en 1954 à Paris et rend visite au président à plusieurs reprises à Dakar. «Il avait un don de l'accueil tout à fait exceptionnel, un souci constant de la rencontre des cultures et une grande exigence de la qualité de la langue, confie-t-il. C'était un homme très attachant, généreux et plein d'humour. Il avait la conviction qu'il fallait développer tout ce qui favorisait le dialogue des cultures, le rapprochement des peuples, dont la Francophonie était l'une des expressions.»

Il quitte volontairement le pouvoir en 1980 pour se consacrer à l'écriture et meurt en 2001, à l'âge vénérable de 95 ans.

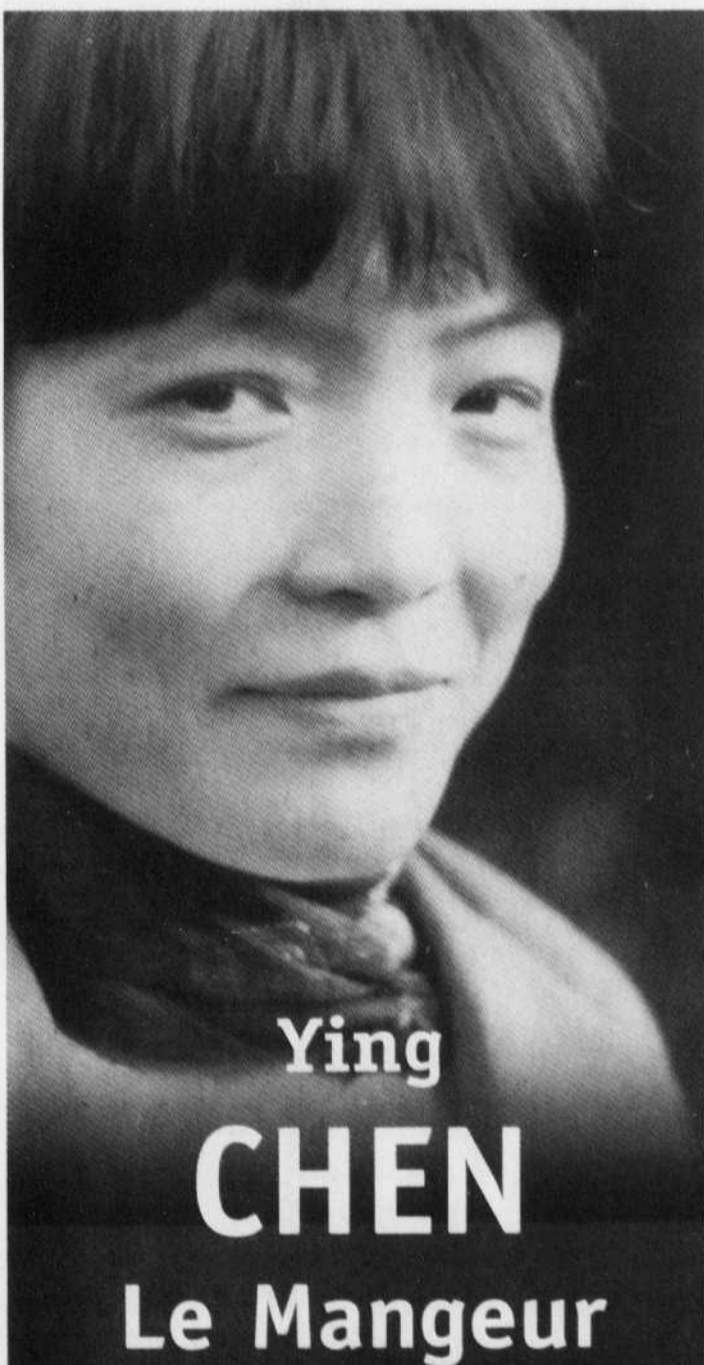
L'année Senghor

Considéré à juste titre comme l'un des pères de la Francophonie, Léopold Sédar Senghor, penseur, homme de lettres et chef d'État, aurait donc eu 100 ans cette année. D'où l'idée de lancer une série de festivités dans tous les pays francophones du monde en l'honneur du poète et de cette entité à la fois géographique et imaginaire qu'il a contribué à faire naître.

De fait, le festival Francoffonies, lancé récemment en France et qui se déroulera de mars à octobre, «a pour vocation d'accompagner l'année Senghor et de promouvoir le dialogue des cultures», peut-on lire sur le site Internet officiel de l'année Senghor.

Ailleurs, d'autres manifestations sont prévues, notamment le concert célébrant les 20 ans des sommets francophones, qui aura lieu à Bucarest le 20 mars 2006, un colloque organisé à la Bibliothèque nationale de France le 9 octobre 2006, une exposition présentée à l'UNESCO en novembre et décembre 2006.

Le Devoir



Ying

CHEN

Le Mangeur

Nous sommes
ce que nous
mangeons.
Nous mangeons
ce que nous
sommes.



Roman
144 pages • 18,95 \$

Boreál
www.editionsboreal.qc.ca



Nos pensées les plus chères vont vers
Raymond Plante, sa famille et ses amis.

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Jean A. Nisole

Rencontres d'un Occidental
avec le zen

96 pages, 15 dollars

entre les lignes

Le magazine sur le plaisir de lire



Le plaisir
de lire à
pleines pages

Abonnez-vous
dès maintenant
et ne manquez rien
de la RENTRÉE LITTÉRAIRE
DU PRINTEMPS 2006!
(PARUTION LE 3 MARS 2006)

Bulletin d'abonnement

Remplir et retourner à: Les éditions Entre les lignes
2177, rue Masson, bureau 411, Montréal (Québec) H2H 1B1

Téléphone: 514.526.2620
Télécopieur: 514.526.4111

Oui, je m'abonne au magazine Entre les lignes.
 Oui, j'abonne un(e) de mes ami(e)s au magazine Entre les lignes.

Cadeau de: _____ Tél.: _____
 4 numéros / 1 an: 20,00 \$ + tx = 23,00 \$ (Institutions: 22,00 \$ + tx = 25,30 \$)
 8 numéros / 2 ans: 35,00 \$ + tx = 40,25 \$ (Institutions: 40,00 \$ + tx = 46,00 \$)

Nom: _____ Prénom: _____
Adresse: _____
Ville: _____ Province: _____ Code postal: _____
Tél. rés.: _____ Tél. bur.: _____
Courriel: _____

Mode de paiement:
 Chèque ou mandat à l'ordre de: Les éditions Entre les lignes Visa MasterCard

N° carte de crédit: _____
Date d'expiration: _____ Date: _____

Signature: _____

Abonnement en ligne: www.entrelignes.ca

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Alexandre Dumas, dramaturge

NADINE VINCENT

Les Éditions Stanké publient ces jours-ci l'édition critique d'une pièce de théâtre en cinq actes, *Les Voleurs d'or*, qu'aurait écrite Alexandre Dumas père et dont la première a eu lieu à Paris le 28 mai 1864.

L'intrigue se déroule en Australie, où Dumas n'a jamais mis les pieds, et met en scène des mineurs et des pillards venus chercher fortune dans l'aride colonie anglaise du XIX^e siècle.

Les Voleurs d'or est d'abord un roman, publié en 1857 par la comtesse Céleste de Chabrilan. L'auteur aurait elle-même tenté d'adapter son œuvre pour la scène, mais, devant son échec, aurait eu recours au talent de son grand ami Alexandre Dumas, qui avait déjà publié une critique favorable du roman. Dumas n'a jamais signé l'adaptation théâtrale, mais il y aurait passablement laissé sa marque, selon le spécialiste Réginald Hamel, professeur retraité de l'Université de Montréal et auteur, avec Pierrette Méthé, du *Dictionnaire Dumas*.

C'est M. Hamel qui a découvert en 2002, dans le fonds d'archives de la Bibliothèque nationale de France consacré à Céleste Mogador, le manuscrit de la pièce écrite de la main de Dumas. L'exégète a alors comparé le texte de la pièce au roman de la comtesse, puis aux pièces de Dumas, pour finalement analyser les styles littéraires des deux auteurs. Selon lui, «on reconnaît à chaque phrase, dans chaque scène, dans chaque acte la manière dumassienne de découper un texte en prose et d'en faire un texte théâtral».

Chose certaine, ce ne sont pas les amateurs de théâtre qui se réjouiront de la parution des *Voleurs d'or*, mais bien les dumassiens, collectionneurs invétérés qui, 136 ans après la mort du maître, rêvent toujours de la découverte d'un nouvel inédit. Le dernier en liste était signé Claude Schopp, biographe et spécialiste d'Alexandre Dumas, qui faisait paraître en juin 2005 sous forme de roman un feuilleton oublié: *Le Chevalier de Saint-Hermine*.

Le théâtre dans l'œuvre de Dumas

Bien qu'il ait marqué la littérature par ses feuilletons devenus romans (*Les Trois Mousquetaires*, *Le Comte de Monte-Cristo*, *La Reine Margot*, etc.), c'est comme dramaturge qu'Alexandre Dumas père a commencé sa carrière.

Sa pièce *Henri III et sa cour*, présentée au Théâtre-Français (l'actuelle Comédie-Française) le 11 février 1829, a marqué le vrai début du mouvement romantique français, un an avant la première d'*Hernani* de Victor Hugo et de la bataille du même nom, le 25 février 1830.

De son œuvre théâtrale, on retiendra surtout deux pièces



Caricature d'Alexandre Dumas père, par Gill, parue dans *La Lune*, le 2 décembre 1866

abordant des sujets contemporains de l'auteur: *Kean* (1836), réécrite par Jean-Paul Sartre plus d'un siècle plus tard (1953), et *Antony* (1831), chef-d'œuvre du mélodrame romantique, qu'on espère toujours voir monté sur une scène québécoise, un de ces jours.

Cependant, le théâtre historique de Dumas a mal vieilli. Les sujets abordés ont depuis été mieux traités par d'autres et quand on voit le nom de Dumas père sur une affiche de théâtre, c'est habituellement pour l'adaptation récente d'un de ses célèbres romans plutôt que pour les transpositions qu'il en fit lui-même.

La Tour de Nesle

Au XIX^e siècle, les adaptations théâtrales étaient courantes (comme les adaptations cinématographiques aujourd'hui) et souvent éphémères. *Les Voleurs d'or* n'est pas la seule pièce que Dumas ait sauvée. En 1832, un directeur de théâtre lui demande de réécrire la pièce d'un certain Frédéric Gaillardet, *La Tour de Nesle*, portant sur le célèbre adultère des brus de Philippe IV en 1314. Dumas accepte de faire le travail mais refuse de signer la pièce. Tout le monde reconnaît sa griffe et Gaillardet, insulté, lui intente un procès, qu'il perd, puis le provoque en duel. Dumas gagna ce duel, mais épargnera son adversaire.

Il est trop simple d'affirmer que Dumas a eu des «nègres» et qu'il n'a pu écrire lui-même les 650 œuvres qu'il a signées. Du-

mas a vécu de sa plume, a été à la tête d'une PME de l'écriture, avec des chercheurs et des collaborateurs. En plus de son œuvre et d'adaptations, il a fait des traductions (*Ivanhoé*, *Robin des bois*, *Hamlet*, etc.), a été conférencier, a dirigé des journaux, des théâtres, a été responsable des fouilles de Pompéi à la demande de Garibaldi, et quoi encore!

Au-delà de l'intrigue, somme toute assez mince, des *Voleurs d'or*, c'est donc les rebondissements de la vie de Dumas lui-même et les échos qu'on peut en avoir aujourd'hui qui fascinent et qui expliquent l'intérêt de cette nouvelle parution.

La comtesse de Chabrilan

Bien que moins connue, la vie de Céleste Mogador pourrait elle aussi inspirer les biographes et les romanciers: née de père inconnu, elle sera battue par le nouveau mari de sa mère, que celle-ci fera emprisonner et qui les poursuivra après sa libération. Par la suite, le nouvel amant de sa mère tentera à plusieurs reprises de la violer, d'où sa fuite de la maison familiale à l'âge de 11 ans. Arrêtée pour vagabondage, elle sera à son tour emprisonnée puis deviendra prostituée à l'âge de 16 ans. Elle aura notamment comme client Alfred de Musset, dont elle gardera un mauvais souvenir. Attirée par la scène, elle deviendra danseuse et créera le célèbre quadrille qui deviendra le French cancan. Elle accédera par la suite au statut de courtisane, deviendra comédienne puis épousera le comte Lionel de Chabrilan, qu'elle suivra en Australie en 1854, où elle rencontrera entre autres Lola Montès. Céleste Mogador, devenu comtesse de Chabrilan, commencera alors à écrire et deviendra romancière, dramaturge et mémorialiste. Elle quittera l'Australie en 1856, deux ans avant la mort de son mari. Elle se liera aux Dumas, père et fils, puis à Georges Bizet, achètera un théâtre en 1862 et fera faillite. Par la suite, elle s'engagera politiquement, fondant sous un pseudonyme la société des Sœurs de France pour venir en aide aux blessés durant la guerre contre la Prusse, puis créera un orphelinat.

Elle mourra à l'âge de 85 ans, le 18 février 1909 (il y a exactement 97 ans), avec, à son chevet, les photos des deux hommes les plus marquants de sa vie: son mari Lionel de Chabrilan et l'auteur Alexandre Dumas père, mort 39 ans plus tôt.

Collaboratrice du Devoir

LES VOLEURS D'OR
Alexandre Dumas
Stanké
Montréal, 2006, 208 pages

POLAR QUÉBÉCOIS

Au cœur de la Vieille Capitale

MARIE-CLAUDE MIRANDETTE

Avec quelques romans à son actif, le Québécois Jacques Côté a acquis ses lettres de noblesse comme écrivain et auteur de romans policiers dans la tradition du *whodunnit* anglais, remportant au passage le prix Arthur-Éllis en 2003 pour le second tome des enquêtes de l'inspecteur Daniel Duval: *Le Rouge idéal*. L'intrigue de *La Rive noire*, troisième roman de cette série, se déroule elle aussi au cœur de la Vieille Capitale, au lendemain de la défaite référendaire de mai 1980.

Daniel Duval, un Montréalais œuvrant pour la SQ de Québec, enquête, à la demande de la famille de Florence Marquis, sur la mort de cette «folle de Dieu». Épouse de Charles Marquis, riche homme d'affaires qui brigue la mairie de Québec, Florence Marquis appartenait à un mouvement charismatique dont elle était la principale — en fait l'unique — bienfaitrice. Bien que la bigote semble de prime abord être décédée des suites d'un long cancer, les modifications apportées à son testament *in extremis* éveillent les soupçons de son frère, principal déshérité. Qui de son entourage pourrait avoir précipité cette mort annoncée? Et surtout qui a tiré avantage du nouveau testament?

Au cours de l'enquête menée au cœur de la famille, les doutes deviennent soupçons puis certitudes: quelqu'un a bel et bien empoisonné Florence Marquis, comme le confirment les analyses scientifiques. L'arme, l'arsenic. Le mobile: la cupidité. Évidemment! Parmi les principaux suspects: le

mari homosexuel dont elle cherchait à divorcer, l'amant de ce dernier, la belle-sœur qui profitait déjà de ses largesses et dont le mari est décédé dans des circonstances troubles, et le fils des Marquis, un flanc mou qui vivait aux crochets de sa mère. Peu à peu, l'état semble vouloir se resserrer autour du mari et de son entourage, apparemment peu recommandable. Du moins pour quelqu'un qui ambitionne de devenir maire de Québec!

Efficace et rythmé

Au fil de l'enquête, on suit Duval et son collègue Louis, un «gros» devenu «Jesus freak» après avoir flirté avec la mort, au cœur du Québec de 1980. Avec force références aux événements et à la culture de l'époque — en particulier la culture musicale —, Côté parvient à en recréer l'atmosphère de manière sensible. Et c'est bien là le principal intérêt de ce roman, à la trame ultra classique: le temps d'une enquête, Québec se substitue avantageusement à New York, à Los Angeles ou à Chicago pour servir de trame de fond à une intrigue policière honnêtement menée. La langue, entre langue parlée et langue écrite, semble parfois décalée, mais on se laisse facilement séduire par le récit, efficace et rythmé. Ça se lit tout seul, préférablement d'un trait, et la fin est peut-être moins prévisible qu'il n'y paraît.

Collaboratrice du Devoir

LA RIVE NOIRE
Jacques Côté
Alire
Beauport, 2006, 384 pages

Comprendre l'histoire

Dans le cadre de la célébration de l'Histoire des Noirs, Serge Bilé présentera son ouvrage, ainsi que le documentaire *Noirs dans les camps nazis*. L'événement aura lieu le 22 février de 11 h 30 à 14 h, au Centre des conférences d'Ottawa. Sur réservation seulement: M. Vangu Simba: (613) 954-7305.

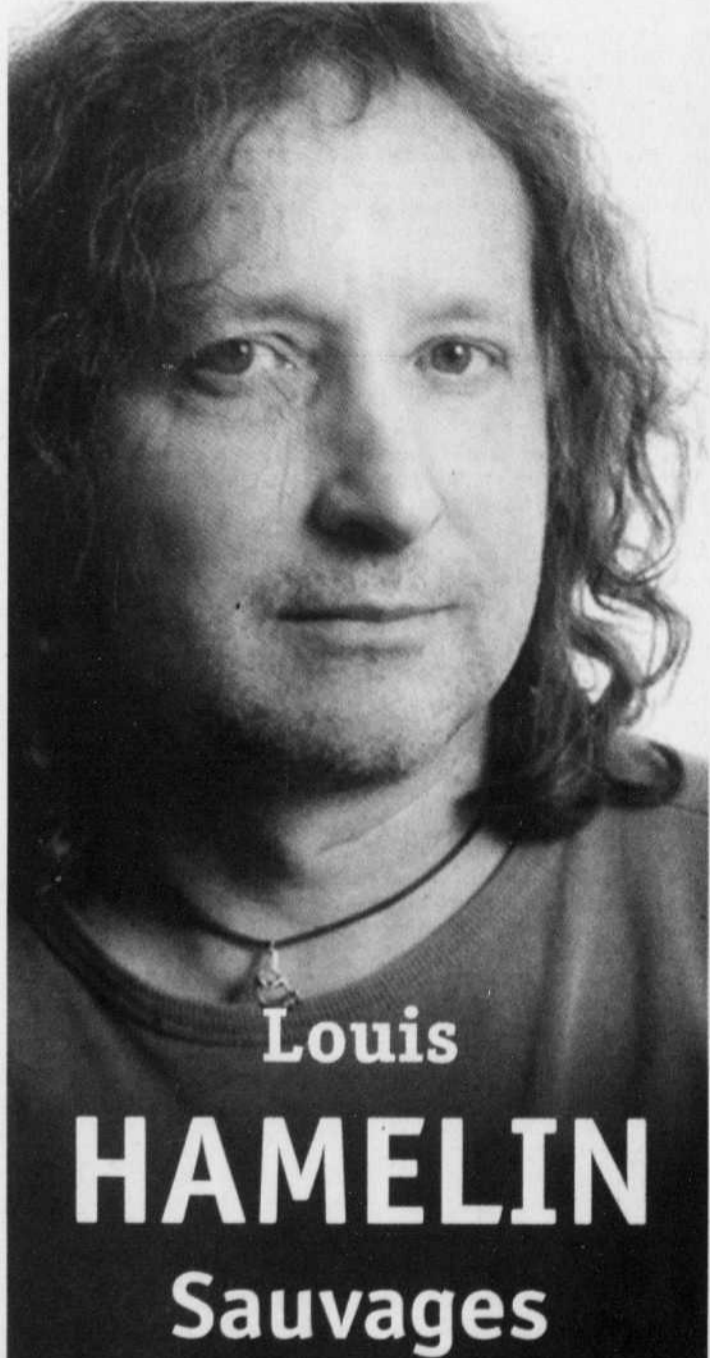
Serge Bilé
**NOIRS
DANS LES CAMPS
NAZIS**



2-268-05301-6

Le Serpent
à Plumes

Les Communications
Jo Ann Champagne



Louis
HAMELIN
Sauvages

«Louis Hamelin a plus que jamais le doigté d'un orfèvre. Chacune des nouvelles de *Sauvages* y est portée par une écriture visuelle et un adjectif qui épingle: précis, évocateur, sans merci. Un regard de poète.»

Christian Desmeules
Le Devoir



Nouvelles
296 pages, 22,50 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

Roman

XYZ
éditeur

Cette édition réunit en un seul livre les deux romans revus et corrigés du cycle du Bord-de-l'Eau. Il s'agit de *Kimberly, Mère de Dieu*, une playmate qui devient l'icône du club de balle molle des filles de Saint-Vincent-de-Paul, et de *Que la lumière soit*, et la musique fut. Entre les deux romans, le récit par l'auteur de sa rencontre avec son héroïne, la Playmate de Playboy de janvier 1982, Kimberly McArthur.

André Pronovost
Bord-de-l'Eau

romans • 402 p. • 28 \$

XYZ éditeur • 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-7537
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

LITTÉRATURE

Point de fuite



Suzanne Giguère

Un poète montréalais, grand voyageur et érudit, en vient à se substituer à un écrivain qu'il admire et s'embarque dans d'in vraisemblables aventures dont il ne ressortira pas indemne. *Le Vertige de David* raconte l'histoire de cette admiration frauduleuse dans une fiction composite qui emprunte aussi bien à la biographie et à l'essai qu'au roman psychologique et à la correspondance.

Karine, une jeune étudiante en histoire de l'art, rencontre semaine après semaine David Lebeau, alias David Lebowitch, écrivain dans la cinquantaine. Sur les murs de sa chambre d'hôpital, David a épinglé des photos de James Joyce et d'Ezra Pound, la photo en noir et blanc d'une petite église russe sur laquelle il a transcrit deux vers — «*j'entends votre paix / se poser comme la neige*» —, des reproductions de Dürer et de Kriehhoff, des poèmes, des

coupures de journaux, un télégramme de Nairobi sur un papier oignon tout jauni dissimulé sous une photographie du Kilimandjaro.

Ce jour-là ainsi que dans leurs rencontres subséquentes, David, à la sensibilité nerveuse et obsessionnelle, se lance, intarissable, dans la narration des bribes de sa drôle de vie: récits de voyage, digressions livresques, commentaires sur la littérature, révélations plus ou moins étonnantes. La cohérence et la chronologie de ce qu'il raconte semblent pour le moins hasardeuses. Quand il tire de ses cartons des poèmes manuscrits en anglais, Karine constate que les poèmes vieillots ou ceux qui mettent en scène des paysages sont légers, aériens, alors que les plus intimes prennent des accents sombres et destructeurs. Elle lui demande s'il a déjà publié. Il répond par la négative, un peu sèchement.

Totalement absorbée par cette rencontre, conquise par l'amour de David pour les mots et les livres, Karine s'inscrit à l'université en littérature. Dans ses cours, elle découvre les œuvres de plusieurs écrivains anglophones montréalais, dont celle du poète Abraham Moses Klein, Prix du Gouverneur général 1949. Plongée dans la lecture de son unique roman, *The Second Scroll* (court roman allégorique qui décrit les grandes aventures du peuple juif au XX^e siècle), stupéfaite, Karine reconnaît le style de David, fait d'exubérance linguistique, d'érudition et d'esprit.

David a-t-il plagié l'œuvre de cette personnalité marquante de la culture judéo-canadienne? A-t-il emprunté des lieux et des événements de son existence? Approfondissant la vie et l'œuvre du poète, Karine relève de nombreuses coïncidences entre la vie des deux écrivains: une communication sur Joyce à la James Joyce Society de New York, leur épanouissement littéraire commun et en même temps leur perte de contact avec la réalité. (Abraham Moses Klein souffrit de dépression nerveuse au début des années 1950 et s'enferma petit à petit dans le silence pour le reste de sa vie.)

Roman composite

Les morceaux du puzzle se mettent en place. Une rencontre imprévue avec le fils de David ainsi qu'une lettre de l'écrivain interne jettent un éclairage sur la complexité du personnage. Dès l'enfance, David Lalonde — son vrai nom — souffrait de troubles de personnalité. Après des études en langues, devenu traducteur, il découvre la poésie d'Abraham Moses Klein et trouve en l'écrivain son alter ego littéraire idéal. Il prend plaisir à réécrire ses poèmes: «*Je n'avais pas l'impression de plagier, je me sentais plutôt comme ces copistes qui transcrivent de siècle en siècle des paroles divines.*»

Comme personne dans son entourage ne connaît

l'écrivain anglophone, David a le champ libre «*pour rêver son identité à partir de la sienne, s'appropriant une partie de ses pensées, de sa judéité, de son talent, de sa culture.*» A partir de ce moment, il est difficile de départager le vrai du faux chez David. L'écrivain passe une bonne partie de sa vie à essayer de croiser celle de Klein tout en vivant la sienne. Jusqu'à ce que ses vies parallèles se télescopent en un seul point de fuite qui prend la forme de la petite chambre de l'hôpital psychiatrique.

Toute expérience esthétique qui touche profondément un individu peut avoir un impact émotif et définitif sur son comportement artistique. Si le premier roman de Diane Jacob porte sur le dédoublement de la personnalité et soulève la délicate question de l'identité, il se veut avant tout un hommage au poète Abraham Moses Klein et à tous ceux qui, par leurs mots et leur gourmandise d'esthète, refusent d'aplatir le réel et l'imaginaire et mettent de la beauté et du rêve dans nos vies.

Collaboratrice du Devoir

LE VERTIGE DE DAVID

Diane Jacob
Triptyque
Montréal, 2006, 154 pages

ROMAN FRANÇAIS

Quelles nouvelles?

GUYLAINE MASSOUTRE

Le rapport mère-fille est une caresse, une forteresse, un cri, c'est selon. L'amour maternel? «*L'amour ne se force pas*», écrit Louise Dupré dans *Tout comme elle*. Il n'y a qu'à voir *Insecte*, dix-neuf nouvelles de Claire Castillon, née en 1977, pour s'en convaincre. Cruel, le regard des mères et des filles à l'allure des contes. Elles ont beau être modernes, elles n'en sont pas moins fées, sorcières, enfants attardés, chair tendre et malgré tout encore sournoises, méchanceté crue.

Dans *Insecte*, on aborde la question d'un ton détaché, avec humour. Il vire au noir. Dans la première nouvelle, une mère raconte comment elle s'est débarrassée d'une fille jumelle. Une de moins. La seconde histoire est une jalousie entre mère et fille. C'est plus fréquent qu'on ne le croit. Le cancer d'une mère, c'est la troisième prise, l'ado ne peut pas l'éviter. Ensuite, la bonne copine de mère se mêle de ce qui ne la regarde pas. Sur quel ton lui dire qu'elle va trop loin?

Et ce n'est qu'un (bon) début. Soit la fille surprend sa mère avec son mari, soit la jeune mère écrase sa fillette sous de bonnes intentions. Omnipotente mère, dont l'enfant pâtit. Maladroite, malheureuse, méchante, médiocre, ainsi va la

mère. On retient les reproches de la fille, qui n'en sont pas. Et si les mères n'étaient pas parfaites? Une des filles résume le problème: «*Je fais comme toi, mais moins bien.*» Dans cet interstice se glissent la critique, l'insolence et le mot de coïre qui frappe en coup de poing. Mentueuse, ma mère, est-ce clair?

Du côté de la mère monte un grondement. Ah, l'envie de se défiler de la gêneuse! Elle m'exaspère, cette fille, non mais, quelle chipie. Si je mourais, se dit la mère, elle vivrait mieux. Or l'inverse est envisageable. Cela s'est vu. Bref, l'une des deux doit disparaître. La maladie parfois s'en charge. Mais rien ne se règle, car le plaisir, c'est d'être deux en crise. Le lien entre la mère et la fille est si fort que certaines s'aiment dans la haine et se passent réciproquement au cou des nœuds coulants. La mort seule séparera mère et fille. Mais la Faucheuse n'arrive pas toujours à trancher le lien. Ce cordon est élastique, le croirez-vous, et Castillon, avec ses petites pestes, l'étire au maximum, comme le faisait la comtesse de Ségur. «*Je ne comprends pas la violence de ma fille*», lit-on au commencement de la seizième nouvelle. Dans leurs veines, le poison se répand.

Jeux d'ascenseur

Samuel Benchetrit a eu l'idée de raconter sa vie. Le premier volume



PIERRE ANDRIEU AFP

Claire Castillon publie un recueil de nouvelles où «le regard des mères et des filles à l'allure des contes».

de cinq annoncés, en seize nouvelles, s'intitule *Chroniques de l'asphalte*. Convenez qu'à trente-deux ans, c'est ambitieux. Mais c'est à l'image du personnage, tout un caractère. Cet habitué du pavé, acteur, scénariste, réalisateur, metteur en scène, dramaturge, n'a-t-il pas aussi été le mari de Marie Trintignant, avec qui il a eu deux enfants?

Dans *Chroniques de l'asphalte*, il a fait le pari de raconter sa banlieue parisienne de jeunesse; il s'agit de Champigny-sur-Marne, un fief prolétaire et communiste de longue date. Il y a vingt ans déjà, les com-

munautes y vivaient ensemble. Tout se passe dans l'immeuble de sa cité. Lui habite au sixième étage; sa chambre, un cabigi. Voyez Karim, Dédé, Daniel, Hugo, Céline, les copains qui passent. On dirait une famille, déchirée mais pas méchante.

L'écriture est rugueuse, orale, imagée, physique, sympathique dans sa verdeur. Pas de chef-d'œuvre, mais simplicité garantie. Inutile de reprocher à Benchetrit de n'avoir pas fait ses classes; c'est le grouillement de la promiscuité urbaine, la vivacité des échanges de banlieues, la ten-

dresse des mal-aimés qu'il rapporte en direct de la rue.

Y a koi à la télé 2nigt?

Il y a de tout autres instantanés du monde. Annie Saumont, reine du genre, une grande dame qui ne vieillit pas, le met en pièces en dix-huit morceaux. *Koman sa sécri émé?* Le titre n'est pas convenu pour un auteur né en 1927. Le plus admirable, c'est sa maîtrise non seulement de l'angle où fixer le moment, mais des registres de langue qui dansent et inventent littéralement un style.

Aucun virtuose de la nouvelle n'arrive, comme elle, à mélanger les genres en quelques pages, donnant ci le dedans d'un crâne, là le dehors, et le commentaire, et les paroles, et les voix multiples, et les émotions fugaces. On voit avant, on devine pourquoi, on sait qui et quoi. Par bribes rebondissantes, Saumont dévoile des pans de rêves qui avortent, des décisions qui changent, des vies qui se retournent comme un gant.

Depuis longtemps, elle épargne au lecteur la prétendue naïveté enfantine et les quiproquos de la sottise. Elle aime peindre quantité de petits formats. Simone, la voix des annonces du train qui entre en gare; Clément, professeur cassé par un jeune de douze ans qui l'a accusé d'attouchements; le messa-

ge SMS du *pit crét* en crise. Dans *Je me souviens*, elle sourit gentiment à propos du Québec, sur le simple prétexte d'un visiteur qui s'est cantonné à l'aéroport.

En quelques pages, elle met du mouvement, de la surprise, de la parodie, de la vie. Depuis trente ans qu'elle publie des nouvelles, elle a touché tous les niveaux de langue, bigarré ses échantillons humains, épique la salade composée et, surtout, évité les clichés. Le sujet n'est pas où on l'attend, le drame est remis, sans approximation de détail. Pourtant, Saumont trouve ses sujets dans les faits divers. Seulement, elle, l'éternelle insurgée, elle les écrit.

Collaboratrice du Devoir

INSECTE

Claire Castillon
Fayard
Paris, 2006, 163 pages

CHRONIQUES DE L'ASPHALTE

Samuel Benchetrit
Julliard
Paris, 2005, 191 pages

KOMAN SA SÉCRI ÉMÉ?

Annie Saumont
Julliard
Paris, 2005, 171 pages

POÉSIE QUÉBÉCOISE

Jouer dans les mots

HUGUES CORRIVEAU

Évidemment, il est de nombreuses façons d'aimer ou d'apprécier la poésie, mais celle qu'exige le travail poétique d'André Gervais est toute particulière. Voici que Les Écrits des Forges publient (et c'est tout à leur honneur) ses *Quatre-vingt et une reprises*, recueil inspiré par le travail de l'OuLiPo (Ouvroir de littérature potentielle) qui veut, si l'on peut dire, dévier, détourner l'inspiration en se nourrissant de textes empruntés, en les parasitant, en en faisant la matière première de son écriture.

Le mot «reprise» du titre, il faut l'entendre, comme le précise d'entrée de jeu la citation de Jean-Pierre Criqui, extraite des *Usages du déjà là* (*Remarques sur le remploi*), en ce sens que «*les remplois [...] peuvent être qualifiés de reprises, mot qui condense les sens de "reprendre" et de "reprendre", et dit simultanément la capture et la greffe*». Cela peut sembler compliqué, mais en fait le principe en est relativement simple. Par exemple, dans sa première partie, Gervais utilise trente-trois limericks d'Edward Lear (peintre et poète anglais du XIX^e siècle) et les traduit, en «*tripotant*» [comme le dit lui-même Gervais] le texte source pour obtenir un texte cible à la fois infidèle et fidèle. Traduction déviante donc, mais qui essaie de

respecter un certain nombre de règles déjà présentes dans le texte d'origine. Allons-y voir. «*Une jeune femme rêvait, oui, rêvait d'une plage blanche, d'une... / Et voyageait par le train lent jusqu'à Weedon / Voyant ce nom sur son écriteau / Elle fut prise par une vague aussitôt / Qui l'emporta, la couchant ravie sur la dune*»; le texte original en étant: «*There was a Young Lady of Sweeden, / Who went by the slow train to Weedon; / When they cried, "Weedon Station!" / She made no observation / But thought she should go back to Sweeden.*»

Que dire de tout cela? Admirer, simplement, cette abnégation inouïe de Gervais, qui trouve encore à s'amuser comme un enfant à des jeux qui vont rejoindre, sans doute, un trop petit nombre de lecteurs. Ainsi, son obstination à s'y adonner tient du miracle. De même fait-il tout au long de son recueil, constitué pour la plus grande partie (reprise!) de textes parus dans des revues littéraires depuis le début des années 80, pour Anne Hébert dont «*tous les alexandrins* [formant ici des sonnets et un sonnet inversé] sont tirés, entre deux ponctuations, du roman d'Anne Hébert, Les Fous de Bassan! Il en comptera un peu plus de cinq cents, nombre qu'il devra réduire, pour l'usage strict des contraintes auxquelles il s'adonne, à cent quatre-vingt-sept. Des surprises? Sans doute, com-

me ceci: «*La lune n'est pas une orange ronde et pleine.*» Ou encore, Gervais va s'amuser (avec l'accord de l'auteur) à trouver dans deux ou trois poèmes différents de Gérard Godin des paroles formant des chansons inédites.

Bref, ce recueil s'adresse à ceux et celles que la langue passionne, à ceux et celles que la part ludique du poétique intéresse, qui ne cherchent pas toujours l'inspiration profonde de l'auteur ou le témoignage vécu. Il faut entrer dans ces *Quatre-vingt et une reprises* avec l'âme d'un chercheur, ouvert à une aventure peu commune, qui va en marge de ce à quoi la poésie traditionnelle nous a habitués. Gervais n'est pas un poète comme les autres, et ne le sera jamais. Il est un «*fourneur*» de mots et de sens, un jouisseur de la langue et des cachettes, des pochettes-surprises, des rébus et des mots-valises. Encore faut-il l'accompagner pour en goûter toute la pertinence, surtout en ces temps un peu sévères qui accablent.

Collaborateur du Devoir

QUATRE-VINGT ET UNE REPRISES

André Gervais
Écrits des Forges/
Les Écrits du Nord
Trois-Rivières/Montreuil-sur-Mer, 2005, 128 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Un Balzac méconnu

Gilles Archambault

On lance comme ça, sans trop y penser, croyant naïvement être au fait: «*Ce roman est un roman balzacien.*» Signifiant par là qu'il est rédigé de façon traditionnelle, qu'il photographie les choses et les sentiments plutôt que de les suggérer.

Et il y a le mauvais goût, les surcharges. Comment lire aujourd'hui *Le lys dans la vallée* sans sourire un peu? Certaines pages ennuiant, d'autres passionnant. Si c'était là la caractéristique d'une œuvre qui a subi l'épreuve du temps?

L'édition des nouvelles et des contes de l'auteur de la *Comédie humaine* est le fruit d'un travail d'édition remarquable. Isabelle Tournier nous présente le premier tome — bientôt suivi d'un deuxième —, qui réunit les textes courts de notre auteur écrits entre 1820 et 1832. Certains nous sont connus, d'autres non.

En 1820, Balzac, qui sort de l'expérience malheureuse de *Cromwell*, lit *Ivanhoe* de Walter Scott. Il voit dans l'écrivain écossais l'exemple même de l'auteur dont les livres se vendent aisément tout en recevant l'accueil favorable de la critique. C'est le genre de destin que souhaite le Tourangeau, pour qui la littérature, tout en étant un art, doit être le moyen de parvenir à une réussite sociale. Quand il lit son texte dramatique devant les membres de sa famille et qu'il doit bien admettre que son *Cromwell* est un échec, il en conclut que le roman est l'instrument qui lui convient.

L'intérêt particulier de ce recueil vient de ce qu'Isabelle Tournier a choisi de soumettre au lecteur les contes et les nouvelles dans l'état de leur première parution. Nous savions déjà que Balzac apportait constamment des corrections, des ajouts à ses textes, qu'il raturait à l'encre. Ses écrits, nous rappelle

l'éditrice, «*sont le fruit d'une volonté tenace et joyeuse, d'une expérimentation toujours en éveil*». On est loin de l'image du classique romancier pour amateurs de littérature facile.

Aux yeux de ses contemporains, «*Balzac fut un furet et une énigme. Passant par ici, repassant par là, à contretemps, le plus souvent insaisissable, enfui dans ses nuits de travail, brusquement volatilisé de ses logis à trappes et à chambre secrète, quand les relations ou les huissiers lui rendent visite*». Il en est de même pour sa production, variée, inégale, mais toujours intrigante.

Il n'est pas besoin d'être un fervent balzacien pour prendre plaisir à lire les textes courts ici réunis. On sera curieux de prendre connaissance de proses inédites ou mal connues, de lire des récits qu'il a écartés de la *Comédie humaine* ou qu'il a par la suite modifiés de façon substantielle.

En quatrième de couverture, on reproduit une phrase de Balzac: «*Il faut montrer que le conte est la plus haute expression de la littérature...*» Peut-être. Qu'importe! «*La forme brève, même travaillée, conserve quelque chose d'un premier moment, d'une première rencontre*», rappelle Isabelle Tournier. Cela aussi compte dans le plaisir que nous retenons de cette entreprise placée sous le signe d'une vénération efficace. En prime, une biographie illustrée de documents et une histoire des textes et des références bibliographiques.

Collaborateur du Devoir

BALZAC - NOUVELLES ET CONTES I,

1820-1832

Isabelle Tournier
Gallimard, coll. «Quarto»
Paris, 2005, 1764 pages

CURIEUX

CAHIER SPÉCIAL [SAMEDI 4 MARS]
SALON DU LIVRE DE L'OUTAOUAIS

NE MANQUEZ PAS LE PREMIER RENDEZ-VOUS LITTÉRAIRE DE LA SAISON

LE DEVOIR

• On n'est jamais trop curieux •

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Un roman réfléchi

CHRISTIAN DESMEULES

Il est des livres dont on cherche la clef. Des romans qui semblent se refuser et qui nous résistent, en effet, à l'abri de leur brouillard de mots et de leurs évocations. Montréalaise d'adoption, d'origine roumaine, Irina Egli nous propose, avec son théâtre de poche et sa mythologie sanglante, sa propre version sous verre de la tragédie amoureuse.

Née à Bucarest en 1972, Irina Egli vit à Montréal depuis huit ans. Une première version de ce roman publié chez Boréal lui avait valu, en 1999, le prix de l'Union des écrivains en Roumanie. Traduit en français et édité chez Humanitas en 2001 sous le titre de *Sang mêlé*, on nous le présentait à l'époque comme le premier volet d'une trilogie.

Les personnages dont elle tire les ficelles paraissent prisonniers de l'atmosphère étouffante d'une petite ville portuaire de Roumanie, morceau de «terre salée» coincé entre la mer et les collines. Salée puisque baignée par des millénaires de larmes de sang et d'amertume, salée comme le rivage léché par les vagues de la mer Noire. Ou salée comme le sexe d'une femme: «*Anda avait un goût de limon et d'algue.*»

Jolie rousse de dix-neuf ans aux yeux verts, étudiante en médecine qui suit les traces de son père, Alexandru, avec lequel elle entretient depuis qu'elle a seize ans une relation incestueuse, Anda a le profil parfait d'un ange exterminateur. «*Anda est un iceberg entouré de flammes. Pourtant, elle ne fond pas. Elle acquiert des lueurs fantastiques de sabbat. Peut-être à cause de ses yeux en amande légèrement rehaussés vers les tempes. Des yeux à lumière froide. Changeante. Et malgré tout ça, son visage n'est pas froid. Il est brûlant. Elle a des lèvres sensuelles et les pommettes très hautes. Ses narines semblent toujours aux aguets. Anda se meut vite et lentement à la fois. Elle a les gestes d'une chatte qui aime tuer.*»

Tandis que les amants se retrouvent dans le secret, deux autres femmes se disputent l'attention de l'homme. Ioana, cé-

lèbre actrice de théâtre (Ophélie, Jocaste) et maîtresse en titre, puis Vera, mère de la vénéreuse Anda et épouse d'Alexandru, triste Jocaste doublement trompée qui s'étiolé comme une fleur sans eau.

Surtout parce que «*Alexandru m'a rendue prisonnière*», avoue-t-elle, Anda l'aime «*avec haine*». Elle est pourtant son «*rêve incarné*», sa descendance, son prolongement, sa folie et sa condamnation. Et c'est elle qui finira par servir à cet homme triste et incomplet le poison avec lequel il mettra fin à ses jours. Une passion transformée en haine. L'amour miroir, l'impossible et étouffante fusion amoureuse. Dans cette ville de Constantza coupée en deux — entre la mer et les collines —, la figure du double et du miroir traverse tout le roman d'Irina Egli. Jusqu'à un étrange trafic de mercure (avec lequel, par exemple, on fabrique des miroirs astronomiques) qui vient nous rappeler ce motif un peu plaqué. Un roman «réfléchi», en somme.

Terre salée donne vie à une galerie de personnages malheureux et impuissants. Mais rien de vraiment torride dans ce roman d'Irina Egli, porté par une chronologie incertaine et une langue plutôt figée. On y trouve une sorte de froidure en mouvement (à l'image de cet «*iceberg entouré de flammes*»), prise dans une folie agitée qui s'épuise à nous faire croire à sa propre subversion. En vain, faut-il admettre. Un manque de vie, de souffle et d'audace vraie à porter au compte des faiblesses.

Au final, une écriture tâtonnante et dispersée qui cherche à produire du sens en accumulant les dialogues et les strates de mythologie amoureuse ou criminelle. Des failles, disons-le, qui font de *Terre salée* un roman abstrait qui repose, un peu intouchable, sous sa cloche de verre.

Collaborateur du Devoir

TERRE SALÉE

Irina Egli
Boréal
Montréal, 2006, 246 pages

LITTÉRATURE LATINO-AMÉRICAINE

Fuentes et l'Amérique élargie

MICHEL LAPIERRE

En 1939, dans un cinéma de Washington, un diplomate mexicain assiste, avec son fils de dix ans, à la projection d'un film hollywoodien sur Sam Houston, militaire américain qui a proclamé en 1836 la sécession du Texas du Mexique pour intégrer par la suite ce territoire aux États-Unis. «*Vive le Mexique! À mort les gringos!*» s'écrie le gamain.

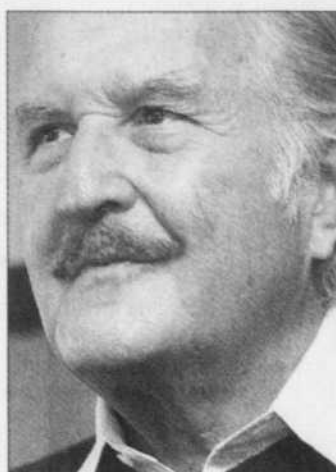
Terrifié par cette réaction qui n'a rien de diplomatique, Rafael Fuentes sort immédiatement son fils Carlos de la salle. Le *Washington Star* rapporte la protestation antiyankee du petit garçon.

C'est ainsi que l'écrivain Carlos Fuentes a entamé sa réflexion politique et littéraire sur l'Amérique latine. Il l'a poursuivie dans *Territoires du temps*, recueil d'entretiens accordés entre 1981 et 1998 que Jorge F. Hernández a choisis et présentés. Le livre vient d'être traduit en français.

La violente réaction juvénile devant l'annexion du Texas aux États-Unis ne doit pas nous faire oublier que Fuentes connaît très bien ce pays et admire grandement la littérature de langue anglaise. «*Je suis un Mexicain élevé aux États-Unis*», aime-t-il rappeler. Il avoue même y avoir hérité d'un «*défaut puritain et calviniste*».

A-t-il été tenté d'écrire en anglais? Il répond: «*Non, parce que je me suis vite rendu compte que la langue anglaise n'avait pas besoin d'un autre écrivain. La langue anglaise a une tradition ininterrompue d'excellence.*» Du même coup, Fuentes plaint les écrivains anglophones actuels d'être encombrés d'un gigantesque héritage littéraire. À la différence des écrivains hispanophones, ils n'ont pas, selon lui, à relever de défi exaltant.

Cette réflexion assez étonnante amène le très persuasif Fuentes à formuler le jugement sur lequel se fonde sa vision du monde hispanique au sein de la littérature universelle: «*Nous en espagnol, vous savez, nous avons à remplir l'énorme vide qui sépare le XVII^e siècle du XX^e.*» C'est dire qu'à quelques exceptions près il y a



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Carlos Fuentes

«un immense désert» entre Cervantès et les écrivains hispanophones contemporains.

Il existe entre la littérature états-unienne et la littérature latino-américaine une différence historique essentielle sur laquelle Fuentes n'a pas besoin d'insister. Alors que l'une a longtemps souffert d'un complexe d'infériorité par rapport à la littérature anglaise, l'autre a dû, avec beaucoup de retard, suppléer à ce que l'Espagne n'avait pas créé durant des siècles dans le domaine de l'imaginaire.

Fuentes montre que les Latino-Américains se sont vus dans l'obligation de réinventer la langue espagnole et, à cause d'un métissage incontournable, d'unir la culture occidentale à la culture précolombienne en rappelant «*constamment l'Europe à ses devoirs d'universalité*».

Grâce à ses poètes et plus tard à ses romanciers, l'Amérique latine serait-elle allée, au XX^e siècle, jusqu'à faire de l'Espagne sa colonie littéraire? Cette idée pourrait effleurer l'esprit de Fuentes, mais l'écrivain a trop de sagesse pour ne pas y préférer l'idée d'une solidarité transatlantique fondée sur une expérience politique commune: l'étouffement de la créativité du langage par la «*rhétorique de la dictature*».

Après une quarantaine d'an-

nées de franquisme, les Espagnols ont eu à relever le même défi que les Latino-Américains: la création d'un nouvel imaginaire. Comme le souligne Fuentes, ce n'est pas par hasard que l'émergence du roman hispano-américain a eu lieu presque en même temps que la renaissance du roman espagnol.

Son dernier roman

La convergence de l'Amérique et de l'Espagne, voire de l'Amérique et de l'Europe, l'écrivain l'exprime sous une forme érotique et mystique dans son dernier roman: *Le Siège de l'Aigle*. L'action se passe en 2020. Le Mexique est en conflit avec les États-Unis, qui viennent d'envahir la Colombie. Au milieu des intrigues politiques mexicaines se détache le personnage de Maria del Rosario Galván.

Cette aventurière à la peau très blanche, celle de «*la race des conquérants*» espagnols de jadis, accueille, à tour de rôle, dans son lit deux jeunes hommes à la peau brune, Nicolás et Jesús, qui sont eux-mêmes amants l'un de l'autre. «*Pour moi tout est politique, même le sexe*», avoue Maria à Nicolás.

De son côté, Nicolás dit à

Jesús: «*Je t'aime comme saint Jean de la Croix dit qu'il faut aimer...*» Puis Jesús croit que son amant veut le tuer...

La folle exubérance de l'art romanesque de Fuentes, écrivain qui va jusqu'à penser que «*la réalité imite l'art*», n'est pas vaine. Antithèse de l'austère mondialisation d'esprit états-unien, la sensualité mystique du baroque reste peut-être le principal lien historique qui unit l'Amérique latine à l'Europe.

C'est en mettant ce lien en évidence que Carlos Fuentes s'emploie à élargir le Nouveau Monde dans la conscience universelle. Il ne lui est pas interdit de percevoir dans l'hispanité transatlantique le germe d'une nouvelle mondialisation.

Collaborateur du Devoir

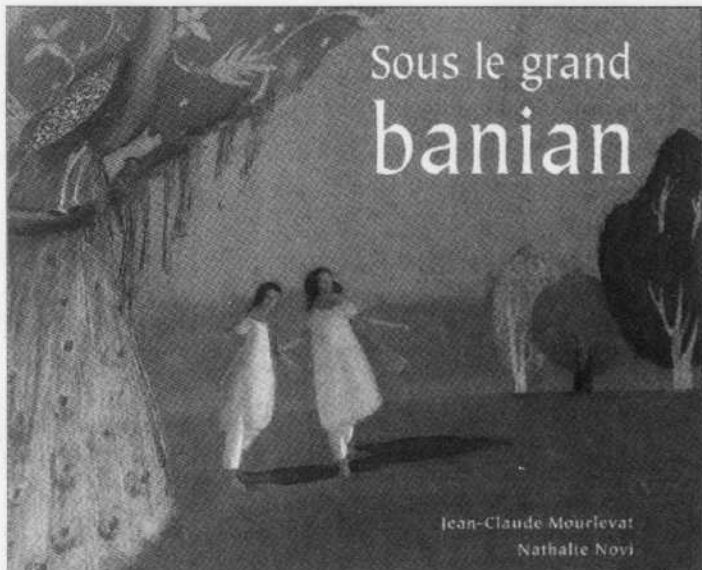
TERRITOIRES DU TEMPS

Carlos Fuentes
Gallimard
Paris, 2005, 406 pages

LE SIÈGE DE L'AIGLE

Carlos Fuentes
Gallimard
Paris, 2005, 448 pages

LITTÉRATURE JEUNESSE



Sous le grand banian

Jean-Claude Mourlevat
Nathalie Novi

Chronique d'une naissance de papier

CAROLE TREMBLAY

Depuis quelques années, pratiquement aucune grosse production du cinéma québécois n'est lancée sans son *making of*. La plupart des films en DVD sont accompagnés de documents qui nous dévoilent quelques ficelles de la fabrication de l'œuvre. On sent, chez le public, une envie sans cesse croissante de comprendre les rouages et de connaître les dessous de productions culturelles. Voilà que la littérature jeunesse se prête au jeu à son tour. Les Éditions Rue du monde font paraître simultanément deux ouvrages exactement du même format, à la page couverture très semblable. Dans l'un, *Sous le grand banian*, on trouve une histoire illustrée, comme dans tout bon album qui se respecte. Dans l'autre, *Comment un livre vient au monde*, c'est tout le processus de création de l'œuvre qui est raconté.

L'album qui sert de point de départ à cette illustration du processus créatif vaut à lui seul le détour. Aussi luxuriant sur le plan de la couleur que délicat sur celui de l'émotion, cet album raconte, par le biais d'un texte sensible et tendre, l'histoire de deux jeunes sœurs dans un village d'une Inde intemporelle. À la tombée de la nuit, sous le grand banian, l'aînée prend la main de sa jeune sœur aveugle et l'entraîne, les yeux fermés, dans une vie pleine de beauté et de joie. Elle lui décrit un voyage à dos de buffle, un séduisant promis et l'amour comme une fête. L'abondance de couleurs changeantes des illustrations traduit à

merveille le ravissement de ce bonheur inventé.

Comment un livre vient au monde révèle tous les secrets de la fabrication de cette œuvre dont la poésie carbure à la chaleur humaine. Plus largement, ce regard documentaire nous permet de comprendre l'ensemble du processus qui mène d'une vague idée dans la tête d'un auteur à la production concrète d'un objet de papier imprimé. Toutes les étapes de la naissance d'un album sont décrites de manière claire et vivante, du travail de l'écrivain au choix de l'illustratrice, de la révision du texte à sa mise en page, de l'impression du livre à sa mise en marché. On prend conscience, au fil des pages, non seulement de tout le temps et de toute l'énergie qui sont nécessaires pour mettre au monde ce petit univers de papier, mais aussi de la quantité de personnes qui participent à cette naissance. Bref, un ouvrage très bien fait qui éclaire brillamment les jolis dessous de la littérature jeunesse.

Collaboratrice du Devoir

SOUS LE GRAND BANIAN

Texte de Jean-Claude Mourlevat
Illustrations de Nathalie Novi
Éditions Rue du monde
Paris, 2006, 32 pages

COMMENT UN LIVRE VIENT AU MONDE

Alain Serres, Zai
Éditions Rue du monde
Paris, 2006, 43 pages
(À partir de 9 ans)

PALMARÈS LIVRES ARCHAMBAULT

© QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes :: Du 7 au 13 février 2006

ROMAN

- 1 LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE T.8
Anne Robillard (Mortagne)
- 2 COMME UNE ODEUR DE MUSCLES
Fred Pellerin (Planète rebelle)
- 3 LA FEMME DE MA VIE
Francine Noël (Leméac)
- 4 DANS MON VILLAGE, IL Y A BELLE
Fred Pellerin (Planète rebelle)
- 5 MA VIE AVEC MOZART
Éric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)
- 6 ÉTAT D'URGENCE
Michael Crichton (Laffont)
- 7 IL FAUT PRENDRE LE TAUREAU PAR...
Fred Pellerin (Planète rebelle)
- 8 GEISHA
Arthur Golden (JC Lattès)
- 9 ET SI C'ÉTAIT ÇA LE BONHEUR
Francine Ruel (Libre expression)
- 10 LE ROMAN DES JARDIN
Alexandre Jardin (Grasset)

LIVRE DE POCHE

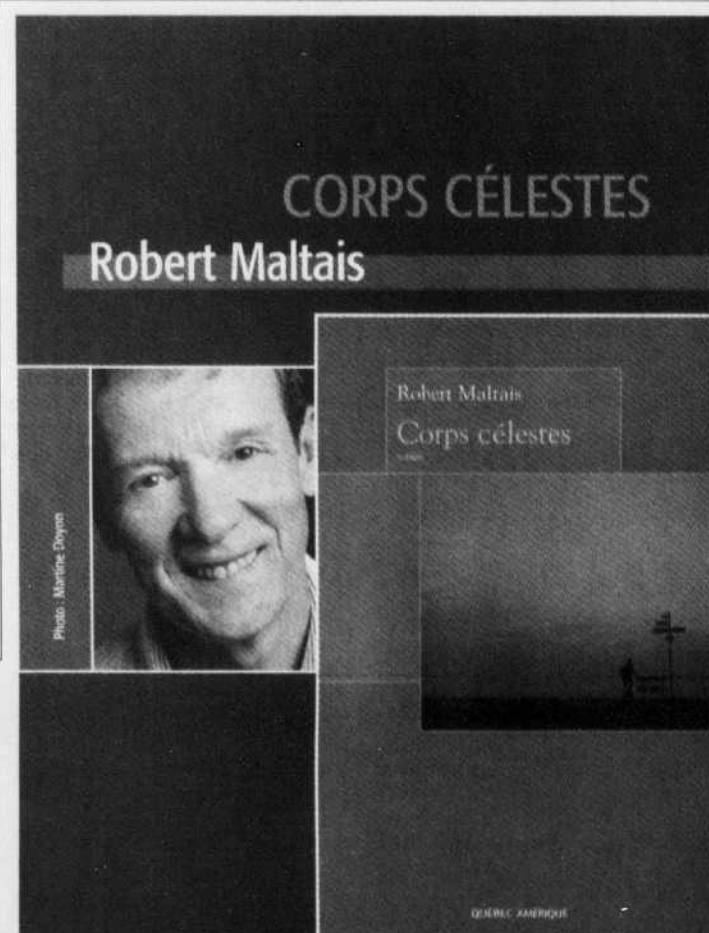
- 1 ENSEMBLE C'EST TOUT
Anna Galvalds (J'ai lu)
- 2 DA VINCI CODE
Dan Brown (Pocket)
- 3 UN PETIT PAS POUR L'HOMME
Stéphane Dompierre (Québec Amérique)
- 4 L'OMBRE DU VENT
Carlos Ruiz Zafón (Libre de poche)
- 5 ET SI C'ÉTAIT VRAI
Marc Lévy (Pocket)
- 6 COFFRET À FAIRE ROUGIR
Marie Gray (Guy Saint-Jean)
- 7 HISTOIRE DE PI
Yann Martel (XX)
- 8 UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI
Gil Courtemanche (Boréal)
- 9 L'ALCHIMISTE
Paulo Coelho (Libre de poche)
- 10 LA PROCHAINE FOIS
Marc Lévy (Pocket)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 MANGER SANTÉ POUR LE PLAISIR
Minçavi (Minçavi)
- 2 SUDOKU VOL. 1
Collectif (Pearson)
- 3 S.O.S. BEAUTÉ: MENUS PROGRAMME
Charlart Lacroix (la semaine)
- 4 PETIT LIVRE DU SUDOKU VOL. 2
Peter Sinden (Hors-collection)
- 5 MEILLEURES RECETTES...
Donna-Marie Pye (Guy Saint-Jean)
- 6 ALIMENTS CONTRE LE CANCER
Richard Béliveau (Trécarré)
- 7 LE SUDOKU POUR LES NULS
Collectif (First)
- 8 SUDOKU 2
Sylvain Landry (Homme)
- 9 SUDOKU: 128 GRILLES
Carol Vorderman (Marabout)
- 10 GUÉRIR LE STRESS, L'ANXIÉTÉ ET...
David Servan-Schreiber (Pocket)

NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE

- 1 THE CLOSERS
Michael Connelly (Warner Books)
- 2 PRINCE OF FIRE
Daniel Silva (Nal)
- 3 CRAZY IN LOVE
Laurie Rice (Bantam Books)
- 4 THE MOSCOW VECTOR
Robert Ludlum (St. Martin's Press)
- 5 THE PRINCES OF IRELAND
Edward Rutherford (Anchor Canada)
- 6 IMPOSSIBLE
Danielle Steel (Dell)
- 7 CELL
Stephen King (Simon & Schuster)
- 8 DARK TOWER V: WOLVES OF THE CALLA
Stephen King (Pocket)
- 9 NIGHT
Elie Wiesel (Farrar, Straus & Giroux)
- 10 TUESDAYS WITH MORRIE
Mitch Albom (Doubleday)



CORPS CÉLESTES

Robert Maltais

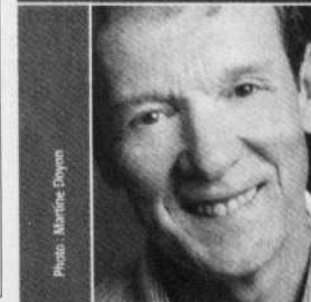
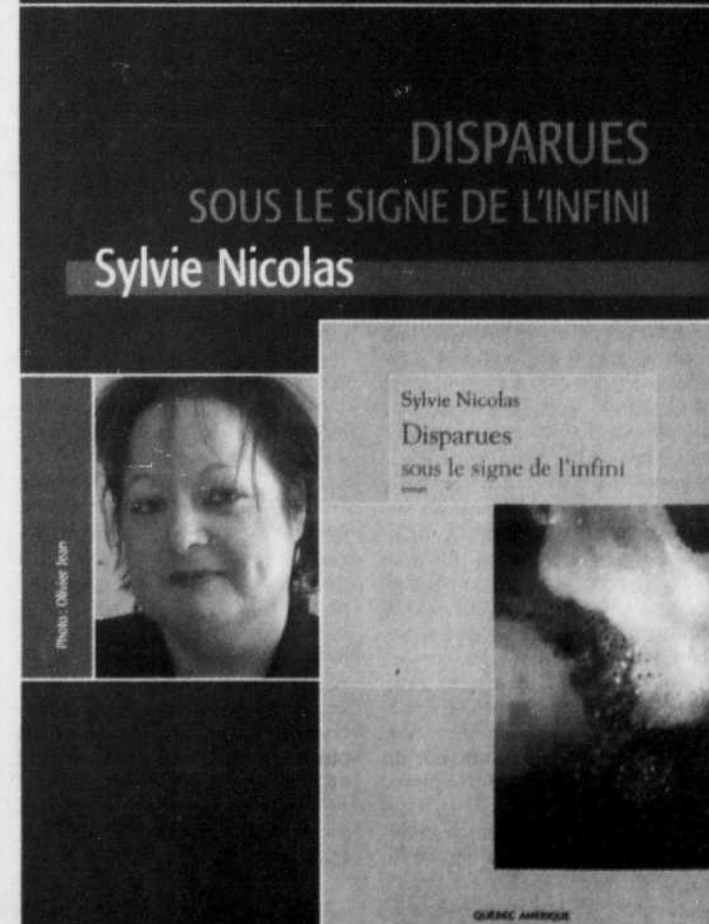


Photo: Marlene Doyon

Robert Maltais
Corps célestes

Avec ces *Corps célestes*, Robert Maltais poursuit la fresque romanesque entreprise avec *Les Larmes d'Adam*, un questionnement tantôt grave, tantôt irrésistiblement souriant des liens mystérieux et plutôt inattendus qu'entretiennent parfois la sexualité et la foi, la révélation et la passion.



DISPARUES SOUS LE SIGNE DE L'INFINI

Sylvie Nicolas



Photo: Olivier Bernier

Sylvie Nicolas
Disparues
sous le signe de l'infini

Un Braque, un Anglais, des Flambeurs de steaks, une Mademoiselle Blanche et un Homme du corridor: quels ont été les liens véritables qui les lient toujours à ces deux femmes prétendument disparues sous le signe de l'infini? Des personnages singuliers, théâtraux, poétiques, mais aussi parfois d'une irrésistible drôlerie.

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

André Pratte et la logique de la dépendance



Louis Cornélius

Depuis plusieurs années, le camp fédéraliste québécois est en manque de porte-parole intellectuels crédibles. Claude Ryan, dans ce rôle, faisait assez bonne figure, mais ses successeurs, les Dion et Pettigrew, ne sont pas à la hauteur. Le premier irrite plus qu'il ne convainc et le second se contente de manier des clichés. Toutefois, en André Pratte, les fédéralistes d'ici ont trouvé un digne continuateur de l'ancien chef du PLQ.

Essayiste au style limpide qui joue la carte de la mesure et qui ne craint pas de témoigner de son cheminement constitutionnel hésitant, Pratte incarne l'intellectuel en phase avec les Québécois ambivalents. Depuis son accession au poste d'éditorialiste en chef de *La Presse*, il a souvent été qualifié de mercenaire par des souverainistes qui cherchaient ainsi à disqualifier, à peu de frais, sa pensée. Je pense plutôt, quant à moi, qu'il importe de se situer sur le terrain des idées si on souhaite vraiment démontrer qu'il a tort dans le débat sur la question nationale. Par ses appels répétés à la pondération et au réalisme, Pratte touche plusieurs Québécois hésitants qui ne demandent pas mieux que de le croire. Son approche, en ce sens, représente un défi pour la pensée souverainiste.

Nationaliste, le journaliste reconnaît avoir voté OUI en 1980 et en 1995. Le discours de Jacques Parizeau, lors de cette seconde défaite, a transformé

son souverainisme mou en fédéralisme pragmatique. Sa thèse, depuis, n'a pas changé: il existe bien un «désaccord fondamental entre le Québec et les autres provinces sur la nature de ce pays», mais il s'agit d'un «désaccord symbolique plus que pratique». La preuve? «Le Québec se tire fort bien d'affaire au sein du Canada.» Il reconnaît donc que la question de la place du Québec dans la fédération «se heurte soit à un mur d'incompréhension soit à un aveu d'impuissance», mais il ajoute que, somme toute, ça va bien quand même.

Le mythe du Québec «pays martyr», écrit-il, ne tient pas puisque la différence québécoise, «si elle n'est pas reconnue dans la Constitution, est concédée dans les faits depuis la naissance même de la Confédération». Par une longue énumération de toutes sortes d'ententes conclues entre Ottawa et Québec depuis plusieurs années (bourses du millénaire, formation de la main-d'œuvre, congés parentaux), Pratte entend démontrer que, en général, le Québec obtient ce qu'il veut dans le cadre fédéral. Ce qu'il omet toutefois de souligner, et que Joseph Facal rappelait récemment dans les pages du *Devoir*, c'est que presque toutes ces ententes concernent les champs de compétence des provinces et jamais, ou rarement, ceux d'Ottawa. En d'autres termes, pour exercer ses propres pouvoirs constitutionnels, le Québec a besoin d'ententes! Le Canada, écrit pourtant Pratte, est «une des fédérations les moins centralisées du monde». Il nous sort même la théorie trudeauiste des contre-poids pour nous dire qu'elle nous protège parfois contre l'incurie québécoise. D'ailleurs, ajoute-t-il, le Québec n'a pas trop à se plaindre puisqu'il a lui-même refusé des accords constitutionnels (il cite même l'insignifiante «déclaration de Calgary») qui lui auraient donné des pouvoirs.

Confort et indifférence

Pour être important, cela dit, ce débat sur les

chicanes de pouvoir ne résume pas tout. En suggérant, en effet, que le Québec a su obtenir sa juste part dans le cadre fédératif et que cela discrédite le souverainisme, Pratte nous enferme dans la logique du confort et de l'indifférence. Comme l'écrivait Pierre Bourgault en 1994: «Ce qu'il faut dire et qu'on ne dit pas assez, c'est que, même si la fédération canadienne était "payante", il faudrait quand même faire l'indépendance du Québec. Pourquoi? Tout simplement parce qu'il vaut mieux gérer ses propres affaires que de les laisser gérer par les autres. Il en va des peuples comme des individus.» Aussi, on comprend que Pratte s'amuse à tenter de démontrer que le budget d'un Québec souverain réalisé par François Legault ne tient pas la route, mais cela ne change rien au fond de la question, d'autant que Pratte admet qu'un Québec souverain serait viable.

On veut bien, donc, être réaliste et accepter, avec Pratte, que la souveraineté ne nous transporterait pas au pays des merveilles. Il est vrai que le Québec a connu une belle évolution depuis quarante ans, même dans le cadre fédératif. Il faudrait peut-être ajouter, toutefois, que ce développement coïncide avec une période où les souverainistes ont occupé le devant de la scène.

Mais, par ailleurs, est-il encore réaliste celui qui écrit qu'«il est essentiel que la Constitution canadienne soit un jour amendée pour mieux refléter la vraie nature du pays», qui affirme qu'«il subsiste au Canada anglais une ouverture que nous aurions tort de négliger», mais qui, ailleurs, reconnaît que «le pays de la tolérance a de toute évidence bien du mal à tolérer cette société distincte» et que «la plupart des Canadiens anglophones ne s'interrogent même plus à ce sujet»? Alors, sur cet enjeu «essentiel», est-il ouvert ou fermé, ce Canada dans lequel même les tanks sont réservés aux unilingues anglophones?

De même, est-il réaliste celui qui prétend que,

«dans sa conception, le programme des commandites n'a rien de scandaleux» puisque le gouvernement péquiste a lui aussi dépensé des sommes en publicité gouvernementale? Réaliste, celui qui compare les petits dérapages référendaires du camp du OUI à la machine de guerre illégale des fédéralistes? Réaliste, celui qui attribue la Terreur aux Patriotes de 1837-1838 plutôt qu'à leurs adversaires sans scrupules?

N'est-il pas plutôt démagogue et franchement idéologue, comme quand il blâme les souverainistes pour avoir durci leur position en abandonnant l'obligation de l'association alors qu'il les accusait depuis des années d'entretenir la confusion avec le trait d'union ou quand il affirme que l'influence du Québec souverain sur la scène internationale serait «minuscule»? Et celle du Canada, alors, qui n'est même pas vraiment la nôtre?

Au fond, ce que nous dit André Pratte, c'est que notre situation est bien tolérable, enviable même, à l'échelle de la planète — ce qui n'est pas faux —, que la reconnaissance nationale que nous souhaitons lui ajouterait un supplément d'âme, essentiel mais pas tant que ça, et que le jeu, s'il doit aller jusqu'à la souveraineté, n'en vaut pas la chandelle. Soyons «décus», donc, mais oublions ça en nous attendant à construire le «Québec lucide» à la sauce néolibérale, ce que personne ne nous empêche de faire. Il est vrai que, pour mener à bien cette ambition, la logique de la dépendance est tout indiquée.

louiscornelius@parroinfo.net

AUX PAYS DES MERVEILLES

ESSAI SUR LES MYTHES POLITIQUES QUÉBÉCOIS

André Pratte

VLB

Montréal, 2006, 160 pages

PHILOSOPHIE

Le désert du réel
Entre capitalisme et terrorisme

GEORGES LEROUX

Le titre est énigmatique. Préoccupé par le destin de l'Europe (*Que veut l'Europe? Réflexions sur une nécessaire réappropriation*, Climats, 2005), Slavoj Žižek parle de la nécessité d'une séparation radicale avec l'héritage de la modernité, de manière à mettre à nu les prémisses de la mondialisation. Son essai procède par bonds et rebonds et la manière se montre fidèle à la méthode du choc de Walter Benjamin: personne ne peut plus prétendre voir le réel, ou le saisir, de manière analytique ou compréhensive, seuls des éclats foudroyants, des faisceaux concentrés sur des situations particulières peuvent espérer produire un nouvel éclairage.

La renommée en Europe et aux États-Unis de ce philosophe psychanalyste, né en 1949 à Ljubljana, à tous égards iconoclaste, ne fait que croître, et on comprend vite pourquoi: il est, comme Benjamin, à la fois incisif et fulgurant. Le réel où il souhaite la bienvenue est celui de cet ordre mondialisé: la société administrée prévue par Adorno, le fétichisme de la marchandise annoncé par Benjamin.

L'essai est composé de cinq chapitres d'inspiration différente. Aucune unité de registre dans l'approche, au contraire une grande diversité de sujets, et surtout un époustouflant ballet d'interlocuteurs. Žižek aime lire et discuter, et il sait mélanger avec ironie le fait banal et la catastrophe historique: même si sa réflexion est d'abord adossée à l'événement du 11 septembre (voir son essai précédent, *Irak, Le chaudron cassé*, Climats, 2004) et même si sa référence de fond demeure l'idéal émancipateur de la théorie critique, il n'hésite aucunement à citer Chesterton et Agamben pour montrer les exigences paradoxales de la liberté de penser. Les paradoxes en effet ne manquent pas: le réel mondialisé est devenu un spectacle, une féerie de l'économie marchande, et c'est cette féerie qui est attaquée de l'extérieur par la violence intégriste pour la ramener au réel. Mais quel réel? Celui d'une altérité impensable autrement dans un monde libéral et essentiellement pornographique. Du spectacle général de la guerre et de la torture aux *snuff movies*, le monde s'est déréalisé, il s'est dématérialisé. *The Truman Show*, un film de Peter Weir, en est peut-être le récit le plus adéquat. L'imaginaire américain du cauchemar et de la manipulation généralisée sert ici de symptôme pour le psychanalyste: la passion proclamée du réel n'est qu'une parade pour éviter de le rencontrer. La belle âme aboutit à la prison d'Abou Ghraib, c'est son destin inévitable, mais qui pourra lui remettre le nez dedans?

La question de l'exclusion

La pensée de Giorgio Agamben joue dans ce recueil un rôle essentiel: Žižek se montre en dialogue constant avec lui sur la question de l'exclusion. Que ce soit au sujet du terrorisme, où il se montre un démythificateur implacable des ressorts idéologiques de la terreur, que ce soit au sujet de l'antiterrorisme, où il est désespéré, ce philosophe singulier n'a de cesse de crever les ballons trop simples du «choc des civilisations». Les vrais chocs, écrit-il, découlent tous du capitalisme mondialisé. Les gloses sur l'intolérance et sur l'essence de l'islam sont des produits dérivés et bien commodes. Le 11 septembre a été une occasion historique pour la civilisation américaine de penser l'exclusion et la pauvreté mondialisée: au lieu de cela, les États-Unis se sont comportés en victimes. La question de Žižek est simple: quand donc l'Amérique voudrait-elle «traverser l'écran fantasmatisque qui la sépare du Monde du Dehors»? Proche de Jacques Derrida, cette position semble en effet la seule à poser l'horizon d'une inclusion réelle dans un monde unifié de la justice, une justice encore à venir.

Personne ne dira que ces essais sont faciles. Écrits dans une langue échevelée, ils amènent leur lecteur sur la brèche. On y circule dans une culture qui n'est guère familière des philosophes standards: de Bruce Willis à Hanif Kureishi, du bouddhiste Shummo à Judith Butler, on s'instruit beaucoup et très vite. On apprend qu'il se passe des choses sur le terrain, on apprend surtout à les voir autrement. Confrontés à la réflexion hallucinée d'un philosophe inquiet de la survie de l'humanité, on en vient à douter comme lui de la possibilité de servir des finalités transcendantes et d'échapper à l'idée totalitaire d'un monde administré. Ces questions, Žižek voudrait que l'Europe puisse les poser avant qu'elle ne soit entièrement absorbée par le fantôme de son américanisation. Que ce livre se termine sur le rêve de l'hospitalité infinie proposée par Jacques Derrida dit assez de quel espoir il est, malgré son amertume profonde, inspiré. Le lecteur n'en sort pas indemne, il sera touché par l'un et par l'autre.

Collaborateur du Devoir

BIENVENUE DANS LE DÉSERT DU RÉEL

Slavoj Žižek

Traduit de l'anglais par François Théron
Flammarion
Paris, 2005, 223 pages

PHOTOGRAPHIE

Le noir passé de Leni Riefenstahl

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

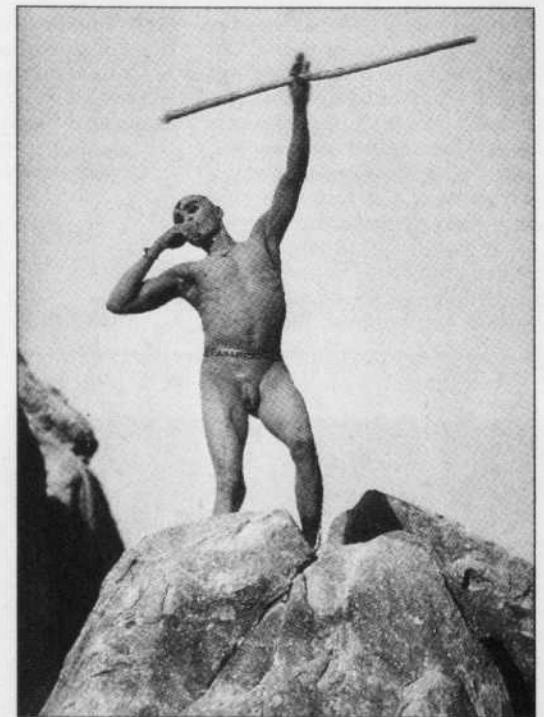
Cinéaste talentueuse, photographe douée, Leni Riefenstahl (1902-2003) fut une architecte incomparable de l'univers visuel. Dès les années 1930, ses plans de caméra montrent une dynamique des points de vue unique, dynamique hélas vite mise au service du régime nazi dont elle fut l'enfant chérie.

Il faut visionner *Le Triomphe de la volonté* ou encore *Olympia*, son film sur les Olympiques de Berlin, tous les deux facilement disponibles, pour mesurer à quel point la construction idéologique de la réalité Leni Riefenstahl préta son concours de si prodigieuse manière.

Comment une femme qui réalisa de tels films de propagande sur une Europe blonde aux yeux clairs, une femme qui alla jusqu'à offrir à son Führer, en hommage, des livres finement reliés du théoricien nationaliste Herder, comment une femme pareille put-elle, dans l'après-guerre, se passionner à ce point pour l'Afrique noire, en particulier pour le peuple nuba?

Kevin Brownlow, qui signe la préface du monumental *Africa*, un recueil des photos africaines de Riefenstahl qui vient de paraître, ne semble pas se l'être demandé. Pour lui, Leni Riefenstahl a dans ses périples africains tout simplement «quitté le XX^e siècle pour explorer l'âge de pierre». Comme si ce XX^e siècle, hors de l'Afrique, avait été l'âge du miel et comme si les photos prises alors dans ce continent n'appartenaient pas aussi à ce siècle!

Les clichés africains de Riefenstahl sont souvent prodigieux. Même âgée, Riefenstahl sait voir d'un œil original. Son petit Leica, elle le manie de façon à capter de près l'univers des hommes et des femmes de cette Afrique pour laquelle elle se passionne. Mais comme l'avait bien signalé Susan Sontag, la photographe Riefenstahl continue, en Afrique, de proposer une esthétique qui est déjà sienne sous le régime nazi: culte du corps, de la force et de l'ordre à travers des prises en contre-plongée, fascination pour les jeux guerriers et les poses héroïques d'hommes sensibles par ailleurs à la noblesse et à l'érotisme sculptural de femmes placées sous un soleil puissant. Sous le ciel d'Afrique, Riefenstahl recrée ainsi dans ses photos une esthétique fasciste fondée sur un culte du primitif et une mystique de la force et de la



SOURCE TASCHEN

Guerrier nuba, 1976, photographié par Leni Riefenstahl.

puissance. Il est par ailleurs assez intéressant de voir que, dans les photos d'elle que les pages d'introduction de ce livre imposent nous laissent voir, ses poses au milieu du peuple africain rappellent souvent celles des pires colonialistes.

Le Devoir

AFRICA

Leni Riefenstahl

Taschen

Cologne, 2005, 560 pages sous coffret

DESIGN

Couleurs africaines

DIANE PRÉCOURT

L'Afrique avait depuis longtemps investi nos boutiques d'art lorsque les grands dessinateurs de mode et les gourous du design ont commencé à s'en inspirer pour leurs créations.

De tout temps, le style fascine par ses formes, ses courbes, ses couleurs, tous éléments qu'on retrouve dans *African Style*, publié chez Taschen, au fil des photogra-

phies de Deidi von Schawen dont le livre est quasi exclusivement constitué: scènes extérieures, décors intérieurs de la vie quotidienne, détails artistiques du genre africain, accompagnés ici et là de quelques citations.

Le livre se décline en anglais, en français et en allemand, comme c'est la coutume pour cette collection «Icons» éditée en petit format.

En introduction, on peut lire ceci: «Il existe une Afrique que tout

le monde connaît — même si l'on n'y est jamais allé. [...] Mais il existe aussi une Afrique que nul ne connaît — même si l'on y est déjà allé.» Eloquent. Le reste, ce sont les images qui le racontent.

Le Devoir

AFRICAN STYLE

Taschen

2005, 192 pages

PHOTOGRAPHIE

Au Rwanda

OLIVIER ZUIDA

Ne vous arrêtez pas au thème aride que son titre évoque: *Rwanda, le pays hanté*, du photographe Christophe Calais, est un recueil d'une grande beauté.

Trois différents styles de photo-reportages, pour autant de thèmes abordés, se partagent sagement l'espace. Les images de voyage, à l'évidence volées, quasi monochromes, évoquent le déplacement par le flou de bougé. D'autres, nettes et saturées façon magazine, témoignent et accusent. Enfin, de superbes portraits, dans un style classique et intimiste, sont troublants par la proximité que réserve le noir et blanc. Ça et là, l'auteur signe quelques légendes bien frappées. Homogène et diversifié, ce livre représente un travail de longue haleine. Du premier clic à l'ultime double-clic, il témoigne d'un concept maîtrisé de A à Z.

Une touchante préface de la vedette Cornéille apporte une densité supplémentaire à l'ouvrage... et



Claudine, qui a perdu toute sa famille durant le génocide, photographiée en 1998.

à cet artiste que l'on aura trop vite étiqueté chanteur de variétés sans profondeur. Un tout petit livre, qui en impose diablement.

RWANDA,
LE PAYS HANTÉChristophe Calais
Éditions du Chêne, Paris, 2005,
sans pagination

Le Devoir

Les Éditions du Noroît

Nouveautés 2006



www.lenoroit.com

Guy Cloutier

Affûts
précédé de
Rue de nuit

Jean-Paul Daoust

Cobra et Colibri

Jean-Paul Daoust
Cobra et Colibri